Discours de Philippe Aghion

Prix Nobel d'économie 2025, lauréat du PEF Prize 2026

Paris — 2 octobre 2026

VERSION ORIGINALE EN FRANÇAIS · TEXTE PRONONCÉ

C'est un grand honneur pour moi d'avoir reçu ce prix du Paris Economic Forum. Je suis toujours intimidé quand on me fait un honneur, et c'est pour moi un très grand honneur. Je le vois comme la récompense d'années et d'années d'efforts pour faire avancer une nouvelle approche de la croissance et pour la diffuser auprès du grand public.

Juste quelques mots. Il y a un an, j'ai reçu une autre bonne nouvelle : j'étais co-lauréat du prix Nobel 2025, avec Peter Howitt et Joel Mokyr. C'est parce qu'avec Peter, nous avons développé une nouvelle théorie de la croissance qui incorpore la notion de destruction créatrice mise en avant par Joseph Schumpeter.

Quand j'étais étudiant en économie, il n'y avait pas de modèle schumpétérien de la croissance. Cela n'existait pas. Le modèle dominant était le modèle néoclassique, dont la version la plus élégante est celle de Robert Solow. À chaque période, on produit un flux de richesse avec un stock de capital, puis on épargne une partie de la richesse produite pour augmenter ce stock de capital, ce qui permet de produire davantage le lendemain. Mais Robert Solow lui-même était conscient que l'accumulation de capital ne permet pas de croître indéfiniment, parce qu'elle connaît ce qu'on appelle des rendements décroissants : j'augmente beaucoup moins la production en passant de neuf machines à dix qu'en passant de zéro machine à une. Si l'on veut de la croissance à long terme, il faut donc autre chose, ce que Robert Solow appelait le progrès technique. Mais c'était une boîte noire : il ne disait ni d'où venait le progrès technique, ni en quoi il consistait. On disait en somme que la croissance du PIB, c'est la croissance de la population d'un côté, l'augmentation du stock de capital de l'autre, et puis la croissance de la productivité, cette boîte noire qu'on appelle le résidu de Solow. Et moi, j'étais obsédé par une question : qu'y a-t-il dans cette boîte noire du résidu de Solow ?

Avec Peter, nous avons donc échafaudé une nouvelle théorie de la croissance, qui incorpore la notion de destruction créatrice. Elle repose sur trois idées de base.

La première, c'est que la croissance de long terme repose sur l'innovation cumulative. Chaque innovateur bâtit sur les innovations qui l'ont précédé : nous marchons toujours sur les épaules de géants.

La deuxième, c'est que l'innovation ne tombe pas du ciel. Elle résulte d'investissements — en recherche et développement, en laboratoires, en capital humain — réalisés par des entrepreneurs qui investissent

dans l'innovation parce qu'ils espèrent en tirer des rentes. C'est la perspective de rentes d'innovation qui suscite les investissements innovants. Si, par exemple, je suis dans une économie en hyperinflation, il n'y aura pas d'innovation, parce que l'hyperinflation va absorber tous les profits possibles de l'innovation.

La troisième idée, c'est la destruction créatrice : les nouvelles innovations remplacent les anciennes technologies et les rendent obsolètes.

On voit qu'au cœur de cette approche, il y a une contradiction. D'un côté, il faut des rentes d'innovation pour motiver l'innovation. De l'autre, les innovateurs d'hier sont tentés d'utiliser leurs rentes pour empêcher de nouvelles innovations, parce qu'ils ne veulent pas, à leur tour, subir la destruction créatrice. Gérer une économie de marché, c'est gérer cette contradiction. Schumpeter lui-même était très pessimiste sur l'avenir du capitalisme, parce qu'il pensait que les premiers innovateurs se transformeraient en ce qu'on appelle en anglais des « entrenched incumbents », c'est-à-dire des intérêts acquis, qui bloqueraient toute nouvelle innovation.

C'est là que la politique de concurrence est très importante. Une économie qui croît vite, c'est une économie où arrivent sans cesse de nouveaux talents, à qui l'on permet de créer des entreprises et de les faire grandir. Il est très important de pouvoir devenir riche. Mais il faut s'assurer qu'une fois devenus riches, une fois leur entreprise devenue grande, ces talents n'utiliseront pas leurs rentes pour empêcher de nouvelles innovations. Voilà pourquoi la politique de concurrence est importante.

Mais au-delà de la politique de concurrence, il faut ce que j'appelle le triangle magique. D'un côté, les entreprises qui innovent : la base de la croissance, c'est la possibilité d'entreprendre, d'innover, de créer des entreprises et de les faire grandir. D'un autre côté, l'État, qui régule et, en particulier, met en œuvre une politique de concurrence. Et troisièmement, la société civile : les médias, les associations de consommateurs, les électeurs. Car sans la société civile, rien n'empêche les innovateurs d'hier de s'entendre avec le gouvernement pour bloquer l'entrée de nouveaux innovateurs et empêcher la concurrence. C'est pourquoi ce triangle entreprises-État-société civile est absolument clé pour une économie de croissance par l'innovation.

Une autre idée très importante, c'est qu'il existe deux manières de faire croître la productivité : le rattrapage technologique et l'innovation à la frontière. Le rattrapage, c'est simple : je suis très loin derrière la frontière technologique, et je croîs en adoptant cette frontière, en imitant la technologie. Prenez la Chine de Deng Xiaoping en 1978. La Chine avait commis d'horribles erreurs sous Mao, mais elle disposait d'un niveau d'éducation relativement bon. Elle s'ouvre au commerce international et croît par le rattrapage, en absorbant des technologies inventées dans les pays occidentaux. Cela a été le grand moteur de la croissance chinoise pendant plusieurs décennies, à partir de 1978. Une première manière de faire de la croissance, c'est donc l'imitation et le rattrapage.

Mais il y a une autre manière : l'innovation à la frontière. Je suis à la frontière, et j'innove sur moi-même : je fais de l'innovation de rupture. Or il y a des pays qui commencent à croître par l'imitation mais qui ne parviennent pas à passer d'institutions favorables à la croissance par l'imitation à des institutions favorables à la croissance par l'innovation à la frontière. Par exemple, la concurrence est très importante pour l'innovation à la frontière : quand je suis à la frontière, j'innove pour échapper à mes concurrents, eux aussi à la frontière. Quand je suis loin de la frontière technologique, il n'est pas très grave d'avoir peu de concurrence. Mais pour une économie à la frontière, la concurrence devient essentielle.

Cette distinction entre imitation et innovation à la frontière est très importante, parce qu'elle explique aussi ce qui s'est passé en Europe. Entre 1945 et 1985, nous avons connu les Trente Glorieuses, notamment en France. C'est une croissance en grande partie de rattrapage. Pendant la Seconde Guerre mondiale, notre stock de capital avait été largement détruit ; à partir de 1945, nous le reconstruisons, grâce notamment au plan Marshall. Nous avions un bon niveau d'éducation en Europe, et nous rattrapons la deuxième révolution industrielle, celle qu'avaient connue les États-Unis dans les années 1920 et 1930 : la révolution de l'électricité, du moteur à combustion et du fordisme. L'Europe croît en grande partie en rattrapant cette révolution.

Mais à partir de la fin des années 1980, les États-Unis connaissent la révolution d'Internet et des technologies de l'information. Les Américains vont vers la high-tech et l'innovation de rupture, dans les biotechs et dans Internet. Et nous, en Europe, nous restons bloqués dans la mid-tech incrémentale : nous faisons de petites innovations incrémentales, nous restons bloqués dans les voitures thermiques, les machines à laver, etc. Le grand problème, c'est de comprendre pourquoi l'Europe n'arrive pas à passer d'une croissance par le rattrapage à une croissance par l'innovation de rupture.

C'est tout l'objet du rapport Draghi, du rapport Letta, du rapport de la Bocconi : nous n'avons pas un écosystème qui favorise suffisamment l'innovation de rupture. Pour avoir de l'innovation de rupture, il faut d'abord pouvoir échouer. Il faut permettre l'échec. Or nous n'avons pas suffisamment, dans notre culture, même à l'école, l'idée que l'échec n'est pas grave, qu'échouer veut simplement dire qu'on a essayé. Ensuite, pour la recherche fondamentale, pour prendre des risques, il faut des financements de long terme ; nous n'en avons pas assez en Europe. Pour inciter les nouvelles entreprises à prendre des risques, il faut du capital-risque ; nous n'en avons pas assez en Europe. Pour inciter les plus grandes entreprises à prendre des risques, il faut des investisseurs institutionnels, des fonds de pension, des fonds de retraite, des fonds mutuels ; nous n'en avons pas assez en Europe. Et puis il y a les DARPA. Au nom de la politique de concurrence, l'Europe s'est interdit la politique industrielle. Les États-Unis, eux, ont fait à la fois de la politique de concurrence et de la politique industrielle, avec la fameuse DARPA, la Defense Advanced Research Projects Agency, créée dans les années 1950 dans le domaine de l'espace et de la défense, puis d'autres agences du même type. C'est une manière pro-concurrentielle de faire de la politique industrielle.

Il faut donc mettre en place en Europe des politiques qui nous permettent de devenir des champions de l'innovation de rupture, notamment dans l'intelligence artificielle. Nous avons en Europe des cerveaux formidables : des mathématiciens, des ingénieurs, des informaticiens formidables. Yann LeCun est un pilier de la révolution de l'IA ; nous avons la chance qu'il quitte Meta et revienne en Europe, et d'autres veulent venir en Europe. Nous avons aussi des valeurs : la démocratie, la liberté. Nous pouvons créer une IA porteuse de nos valeurs. Il faut que nous puissions faire cette révolution.

Cela suppose notamment moins de réglementation. Nous avons trop de réglementation en Europe. Il faut de la réglementation, mais trop de réglementation devient une barrière à l'entrée pour les nouvelles entreprises d'intelligence artificielle. Il faut donc une bonne réglementation, mais pas trop. Il faut de l'open source, c'est très important. Il faut imposer le partage des données, comme le fait le Digital Markets Act, qui oblige les entreprises à partager leurs données. Tout cela, c'est ce que j'appelle la politique de concurrence : empêcher que l'IA ne soit dominée par quelques grandes entreprises américaines qui nous dicteraient leur loi. Et deuxièmement, il faut une politique industrielle pour construire des centres de calcul en Europe, parce que l'IA, ce sont des données et de la puissance de

calcul. Nous n'avons pas assez de puissance de calcul en Europe. Mais vous le voyez : nous avons la possibilité d'utiliser l'IA pour relancer notre croissance, pourvu que nous trouvions la bonne combinaison de politique de concurrence et de politique industrielle.

Je voudrais terminer en disant ceci. On oppose souvent innovation et inclusion. Je veux vous dire qu'il existe des politiques qui vous rendent à la fois plus innovants et plus inclusifs.

La première, c'est l'éducation. Si vous avez un bon système éducatif, où tous les enfants apprennent à apprendre, beaucoup plus d'enfants peuvent devenir entrepreneurs et innovateurs. Nous avons un gros problème, en France, en Europe et dans beaucoup de pays du monde, avec ce que mon collègue Xavier Jaravel appelle très justement les « Einstein perdus » et les « Marie Curie perdues » : des enfants très intelligents, nés dans des familles qui ne peuvent pas leur transmettre le savoir et les aspirations nécessaires pour devenir entrepreneurs et innovateurs. Si nous avons un bon système scolaire, qui transmet les savoirs de base — lire, compter, écrire sans fautes d'orthographe —, avec d'ailleurs toute une partie de l'école sans IA, nous formons des individus adaptables, capables d'être des entrepreneurs innovants et de tirer le meilleur de la révolution de l'IA. L'éducation est donc une politique qui vous rend plus innovant et plus inclusif : avec un système éducatif de très bonne qualité accessible à tous, il y aura beaucoup plus d'innovateurs potentiels, et en même temps une croissance plus inclusive.

La deuxième politique, c'est la flexisécurité. Au Danemark, quand vous perdez votre travail, vous recevez pendant deux ans 90 % de votre salaire, et l'État vous forme et vous aide à trouver un nouvel emploi. Cela rend la destruction créatrice beaucoup plus efficace, tout en protégeant les individus.

La troisième politique, c'est la concurrence. C'est elle qui permet sans cesse à de nouveaux talents d'arriver sur le marché et de défier les talents existants, les innovateurs d'hier. Elle crée de la mobilité sociale parce qu'elle favorise la destruction créatrice : de nouveaux talents montent, évidemment au détriment d'autres qui reculent. C'est à la fois un facteur de mobilité sociale et d'innovation.

Avec la concurrence, l'éducation et la flexisécurité, on devient donc plus innovant et plus inclusif. Ce sont les trois politiques qui nous permettront de tirer le meilleur parti de la révolution de l'intelligence artificielle.

Pour conclure, je veux simplement vous dire merci beaucoup pour ce prix. Je suis convaincu que la destruction créatrice et l'intelligence artificielle sont de formidables leviers de croissance, notamment pour que l'Europe se relève et redevienne la grande puissance qu'elle était. Il faut simplement mettre en place les institutions et les politiques adéquates. Pour moi, une révolution technologique, c'est comme un cheval fou : elle peut vous mener dans le mur, ou vous mener là où vous voulez, si vous mettez en place les bonnes institutions et les bonnes politiques. Éducation, concurrence, flexisécurité : voilà les piliers qui nous permettront de tirer le meilleur parti de la destruction créatrice, et en particulier de la révolution de l'intelligence artificielle, qui permettra à l'Europe de se relever. La France a un rôle central à jouer dans ce relèvement de l'Europe. L'année qui vient est cruciale.

Mais je suis un optimiste de combat, et je veux terminer par ces mots. Il y a plusieurs attitudes dans la vie. On peut être un optimiste panglossien : je ne fais rien, et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes. On peut être complètement pessimiste : quoi qu'il arrive, ça ira mal. Pour moi, les pessimistes sont des spectateurs. Et puis il y a l'optimisme churchillien, ou gaullien : les choses iront bien parce que je vais me battre, parce que je sais qu'il existe des leviers. Churchill avait cette merveilleuse formule : « L'histoire sera généreuse avec moi, parce que c'est moi qui l'écrirai. » Je pense que c'est à nous de

faire l'histoire. Quand on me demande ce que je ferais au second tour si tel ou tel candidat s'y trouvait, je réponds : je ne suis pas Churchill, mais je reprends à mon compte sa formule : l'histoire sera généreuse avec nous, parce que c'est nous qui la ferons.

Merci.